

« “Je n'ai jamais envie de mourir le mardi, parce que le mercredi j'ai poney”, c'était la première phrase de mon journal intime de CE2. C'est resté vrai toute mon adolescence, jusqu'au drame de mes seize ans.

« Seize ans, j'étais bonne cavalière. J'étais passionnée et appliquée, sportive et réactive. J'avais tout pour intégrer un cours de haut niveau, sauf que j'étais très petite, et pas bien épaisse, comme aujourd'hui. À peine un mètre quarante-cinq. Dix ou quinze centimètres de moins que les autres filles de mon âge. À cause de mon gabarit, je ne pouvais monter que des doubles-poneys et malgré tous mes efforts, je stagnais en concours, ne parvenant pas à sauter plus de quatre-vingt-quinze centimètres. Un jour, une petite jument de cinq ans, à peine débourrée, est arrivée au club. De petite taille, tout juste un mètre quarante, presque la même taille que moi... au garrot, ce qui fait qu'elle me paraissait quand même très grande. Claudie, la directrice a déclaré que malgré sa petite taille, Koliouchka était une jument et non une ponette car elle avait du sang, un tempérament vif et un physique léger. Claudie lui voyait un fort potentiel à l'obstacle. Mais peu de cavaliers pourraient la monter, d'ailleurs pour commencer j'étais la seule à avoir un haut niveau et une petite taille. Pour la première fois de ma vie, j'étais l'élue. Non seulement ma taille n'était plus un handicap, mais elle devenait un atout. Les autres cavalières m'envièrent, ce qui ne m'était jamais arrivé.

« Koliouchka était presque noire, à peine quelques reflets bruns autour du nez, une balzane blanche et en en-tête, un épi de poils blancs formant une étoile aux branches irrégulières. Ce nom d'une douceur extrême, je le faisais rouler entre mes lèvres comme un galet entraîné par les vagues. Koliouchka. Je le prononçais amoureuxment en entrant dans son box trois à quatre fois par semaine. Au collège, j'avais pris russe en seconde langue. J'en avais adoré les sonorités graves et m'étais plongée dans cette

culture délicate et rude à la fois. Malheureusement, le lycée de mon secteur ne proposait pas cette langue, et plutôt que de faire trois quarts d'heure de bus pour aller dans un autre lycée, ma mère m'avait convaincue que l'espagnol serait une langue plus utile. Je regrettais mes cours de russe, alors le nom de Koliouchka sonnait comme un signe de notre destinée commune. Koliouchka. Je cherchais dans mon petit dictionnaire, m'aperçus avec joie que je savais encore lire l'alphabet cyrillique, et lus : "Koliouchka : piquant, pointe." Ce nom lui allait à merveille. Elle avait la grâce pareille à la douceur de son nom, Koliouchka, mais dès les premiers cours, je compris qu'elle avait aussi le piquant, elle fusait comme une pointe de flèche et la plus légère pression de mollet déclenchait instantanément une accélération vertigineuse. Koliouchka filait. Koliouchka galopait. Koliouchka s'emballait. Et surtout Koliouchka sautait.

« Après plusieurs concours victorieux, les portes du cours compétition réservé aux chevaux s'ouvrirent pour Koliouchka et moi. C'était le plus haut niveau du club, je le visais désespérément depuis plus d'un an mais aucun poney ne m'avait permis de sortir classée d'un concours niveau club 2. Avec ma petite jument, j'allais pouvoir préparer les circuits régionaux de CSO. Légère et vive, Koliouchka enchaînait des parcours d'obstacle avec l'aisance, la rapidité et l'envie de s'amuser qui faisaient d'elle une graine de championne. Sa petite taille permettait des courbes très serrées. Elle tournait dans un mouchoir de poche et gagnait ainsi de précieuses secondes au chronomètre. Il me suffisait de la guider d'une barre à l'autre sans me tromper dans l'ordre du parcours, de la ralentir quelques foulées avant l'obstacle pour qu'elle redresse son avant-main, engage ses postérieurs sous elle et se comprime comme un ressort avant l'extension. Ensuite je n'avais plus qu'à suivre son mouvement lorsqu'elle se propulsait au-dessus d'un oxer ou d'un double. L'année de mes seize ans, nous sautions près d'un mètre, ce qui nous

classait entre la club 1 et la club élite. De l'avis de tous, c'était le maximum que pouvait faire Koliouchka à cause de sa petite taille. Au-dessus d'un mètre zéro cinq, ça ne passerait pas.

« Claudie était ma monitrice depuis près de dix ans au centre équestre de Pech Lou, sur les hauteurs à l'est de Toulouse. J'y allais en métro et en bus. Claudie voyait mes progrès et je me demande aujourd'hui si l'acquisition de Koliouchka n'avait pas été faite pour moi. Petite femme rousse et gueularde, elle martelait le sol de ses bottes toujours rehaussées d'éperons, mais nous couvait d'un regard tendre et maternel. Ses compliments avaient la valeur des choses rares. Elle vantait mon assiette et ma capacité à rester à ma place pendant le saut pour ne pas gêner le cheval. Pour que je progresse, elle me permettait de monter trois fois par semaine tout en ne payant qu'un cours, feignant de me confier ici ou là une besogne en contrepartie d'un cours supplémentaire. Balayer les boxes, ranger la sellerie, je pouvais faire cela tous les soirs après les cours, j'adorais cela et puis... je fuyais la maison.

« Et je restais des heures avec Koliouchka, juste dans son odeur, dans sa chaleur. Entrer dans son box c'était comme être invitée chez elle. Koliouchka était un cheval très proche de l'homme comme on dit, un peu pot de colle. Elle aimait ma présence, mes caresses, toute mon armada de brosses, d'éponges, de chiffons. Après le pansage, je me reposais dos au mur et elle approchait sa tête tout près de moi, un peu de côté pour me regarder d'un œil. Cette boule noire et profonde, ce lac sans fond, je le trouvais inquiétant. Que cherchait-elle en me scrutant de si près ? Je n'ai jamais su ce qu'elle avait dans sa tête, évidemment.

« Claudie voulait que je fasse partie de son équipe de concours et qu'avec Koliouchka je décroche des médailles sur les circuits régionaux. Nous étions petites

l'une comme l'autre, mais notre légèreté était censée compenser le manque de hauteur et nous pourrions passer en amateur si nous nous entraînions bien toute la saison. Je me souviens de la discussion avec maman. Claudie lui expliqua qu'il fallait décrocher une médaille à chaque participation pour aller au championnat de France. Elle parlait de mes chances de gagner et pourquoi pas d'intégrer une filière sportive au lycée pour devenir professionnelle. Maman n'osait pas lui dire qu'une filière technique dans un lycée agricole ce serait dégradant, non pas pour moi, mais pour elle ! Pour son image, elle qui avait fait carrière dans le monde des entreprises cotées en Bourse, elle n'encaisserait jamais d'avoir une fille qui sent le crottin toute la journée. Elle se tut devant Claudie, mais elle ne se priva pas de commentaires avec moi. Elle avait entendu les mauvaises langues dire qu'au-delà d'un mètre “ça ne passerait pas”, alors elle me le servit à chaque repas ! “Ça ne passera pas, vous êtes trop petites, tu n'as pas la carrure, laisse tomber.”

« Le premier concours de la saison arriva. Deux jours de championnat, j'étais inscrite en club élite. Hauteur des barres : un mètre zéro cinq. Une rivière de trois mètres. Et trois combinaisons. Ils n'avaient pas lésiné sur les difficultés et j'avais la trouille qui paralysait tout l'intérieur de mon ventre. Un abdomen en brique. Maman m'avait suppliée d'annuler jusqu'à tard la veille. “Ça ne passera pas”, répétait-elle. Sous prétexte qu'elle était morte d'inquiétude et qu'elle aurait trop peur de me voir tomber, elle ne m'accompagna pas. Ma sœur Stella et elle se programmèrent une séance de cinéma et un tour au centre de spa. Je partis seule par le premier métro. Ça ne passera pas, trop petites, barres trop hautes. Ça résonnait dans ma tête. Une cavalière qui avait son permis me récupéra à la station car le service de bus était limité le dimanche. Dans sa voiture, je me répétais ça ne passera pas. Au box, je tressais les crins de Koliouchka en entendant la voix de maman, ça ne passera pas. Je fis monter la jument dans le camion,

ça ne passera pas. Trop petites. Ça ne passera pas. Barres trop hautes. Durant tout l'entraînement au paddock j'étais ailleurs. Ça ne passera pas. Claudie monta la barre. À l'entraînement ça passait pourtant, nous le sautions ce mètre zéro cinq. Mais trop petites. Barres trop hautes. Claudie me criait dessus. Koliouchka faisait tomber la barre. Trop petite. Elle se déroba. Barres trop hautes. Je pensais que j'étais là pour faire plaisir à Claudie, que maman avait raison, je n'étais pas faite pour ça. Ça ne passerait pas.

« Le micro m'appela en piste. “Numéro douze, mademoiselle Ally Pollenne sur Koliouchka.” Mon tour a été minable. Je ne suis pas tombée. Rien de spectaculaire. Personne n'a eu peur. Pas un frisson. Je suis entrée sur la piste, j'ai fait un cercle au galop avant d'aborder le premier obstacle. Une barre toute simple, un petit vertical comme on en sautait toutes les semaines. Ça ne passera pas. Koliouchka se déroba. Je refis un cercle, revint sur le vertical. Ça ne passera pas. Koliouchka contourna par l'autre côté. Encore un cercle. Ça ne passera pas, trop petites, barres trop hautes. Koliouchka s'arrêta net devant l'obstacle. Pas tombée, pas blessée, juste éliminée sans avoir rien sauté. Ça n'était pas passé. Claudie hurlait, je n'entendais pas. J'étais dans les brumes de la honte.

« Je marchais avec Koliouchka jusqu'au camion. Elle avait l'habitude un peu envahissante de me pousser le dos avec le bout du nez quand nous marchions. Là elle se contentait de mâchouiller le ruban cousu à l'arrière de ma bombe. Ça n'était pas passé. Trop petites. Barres trop hautes. Je savais que je perdais tout. L'intimité avec Koliouchka, le cours compétition, les espoirs de Claudie, le balayage des boxes et de la sellerie.

« Tout se passa comme prévu. Je quittais le cours compétition, Claudie me rétrograda un degré en dessous de mon niveau et ne s'occupa plus de moi pendant les

cours. Un seul cours, celui que maman me payait. Je passais voir Koliouchka dans son box mais je montais à nouveau les poneys du club. Un samedi, j'arrivais devant son box et elle n'y était plus. Je restais plantée à regarder la paille vide. Claudie passa derrière moi : "Je n'avais plus de cavalier pour la mener au championnat, je l'ai vendue." Sa voix siffla dans mes oreilles comme des acouphènes. J'ai pleuré accroupie dans un coin du boxe. Et j'ai arrêté l'équitation. »

Ally termina son café froid et se tourna vers Miriam. Des larmes avaient laissé des traînées noires sur ses joues. Miriam bafouilla en s'essuyant du revers de sa manche : « Tu as perdu tes illusions sur le monde du cheval toi aussi... »

Ally la regarda les sourcils légèrement levés dans l'attente de sa confiance. Mais elle fit non de la tête. Alors en lui tendant sa tasse vide, elle continua : « Je crois que je n'ai jamais raconté cette histoire à personne de peur d'être jugée. Au fond de moi je sais qu'après ça, je n'ai plus surmonté un seul obstacle dans ma vie. »